

## **Nos chemins de pierre entre Terre et Mer**

« ' *L'article s'étalait sur une page de l'édition  
du 25 mars 2014 de Ouest -Aven : »*

*'Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère . Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs...*

"Steinway, Steinweg, qui a pu vouloir de te faire finir ta course, là, sur ce chemin de cailloux?"

L'édition numérique de Ouest-Aven, qui réduisait son contenu gratuit à l'introduction de chaque article, ne répondait pas à la question. Mais qu'importe, cette promenade sur le net, bien loin des embruns de sa terre natale lui raviva le souvenir de son propre chemin...

Les recoins de chemin côtier, elle les connaissait par tous les temps. Pas bonne pour le bois d'un piano, cette humidité saline qui s'infiltrait partout. Pour peu qu'elle ferme un moment les yeux, elle aurait pu retrouver le goût des rafales salées qui la déséquilibraient les jours de grands vents. Une témérité qui justifiait la gourmandise de se réchauffer dans la moiteur d'un troquet du port. La vision d'une crêpe, de tous pores ruisselante de beurre et de sucre, prolongeait sa rêverie nuageuse. Elle voyait les murs de granite, suintant des vapeurs de la cuisine, mélangées à celles de rares naufragés, habitués des lieux. Ils laissaient égoutter leur veste sur leur chaise, transformant ainsi leurs godillots en rafiots échoués dans la vase du petit port à marée basse.

Son nom avait pris un accent d'un autre pays, comme celui de ce pauvre piano. On s'appliquait à lui donner un air, digne d'une danse slave, comme tous ces noms qui riment en ic. Par amusement, il ne corrigeait plus, il s'était même surpris à prendre lui aussi cet accent. Pourtant il était fier de ses origines, Breton des Terres, peur de la mer, si le sel coulait dans ses veines, ce n'était pas grâce à un baptême à l'eau de mer, non, mais plutôt qu'il avait été élevé au régime patate au beurre... salé, évidemment. Malgré les années, il ne s'en était pas encore sevré. Si son univers d'aujourd'hui était à l'opposé de ses jeux d'enfants, il gardait une nostalgie de ses combats pour guider les taureaux dans l'étable. A chacun de ses retours au pays, sa voiture se chargeait, de victuailles de la ferme familiale, pour peu qu'il meure de faim, et peut-être aussi de peur qu'il oublie ses racines en cours de chemin,

là-bas, si loin.

Ado solitaire, combien de fois avait-elle enfourché son vélo, prétextant aller retrouver des copains à la plage. Un ado cela vit en tribu, définissait le magazine, que justement des femmes se refilaient sur leur serviette, avec l'actuelle recette "comment se cramer la peau le plus sainement possible". Au lieu de cela, poussée par le vent, elle passait le bourg, puis continuait en direction du port. Jusqu'à la croix, il fallait qu'elle soit vigilante. Les camions de marée trop pressés traçaient et la rasait de près. Puis direction la plage, comme ces petits pelotons de touristes, qui peuplaient ce bout de route de campagne, les abords envahis par les maisons secondaires, dont les volets clos dès la mi-août, plongeaient ce bout de terre dans une torpeur hivernale avant l'heure. Mais fuyant les rires d'une tribu, confirmant la règle, autour d'un filet de beach volley, elle s'engageait sur la corniche... De marres en rochers, délaissant son vélo, voici venu le temps de l'épreuve absolue: divination de son avenir sur la ligne d'horizon avec l'apparition, ou non, des aspérités qui marquaient l'archipel. Épreuve réussie? En point de mire, le chemin était tout tracé, elle serait ingénieur ou, à la limite, professeur. Mais si la brume d'été noyait l'horizon, qui sait, serait-elle dessinatrice? pianiste? sculptrice? En tout cas elle suivrait la côte, au bord du précipice. Mais comment guider sa barque, quand on n'a qu'un esprit embrumé?

A coup de pédales, il s'imaginait le monde. Lui, dont les travaux de la ferme l'été, ne lui permettaient de voir du pays, qu'à travers l'écran trois semaines durant, refaisait la course à l'heure où le soleil pique, et les engins autant que les hommes font la sieste avant de retravailler la terre jusqu'à la tombée de la nuit. Oui, il serait cycliste, la grande boucle, pourquoi pas! Mais si les petites routes des bocages de la vallée de la Sarre, que les machines n'avaient pu déraciner, le faisait déjà tourner en rond, prêt à entrer dans la légende, une descente dans un nids de poule réduisait ses espérances en douleurs lancinantes dans le bas du dos. Dans le champs, enlisé, il ne pouvait pas redescendre plus bas. Pour voyager, il ne faudrait pas chômer.

La brume, cet été là, avait dû bien être épaisse, pour qu'une barque perdue rencontre un cul terreux, en plein Centre Bretagne, mais ne charrions pas là le choix du grément. Au creux de la marée humaine et aux sons des musiques d'autres mondes, nous osons nous raconter nos chimères, tout nous semble possible, dans la magie du moment. Ton bras téméraire m'entoure dans la moiteur de l'été, si familier que je pousse ma gourmandise à goûter le salé de ta peau. Au petit matin, je ne sais toujours pas, où guider ma barque, mais je sais que je pourrai te faire confiance comme à un compas. Tu m'indiques plein Est, larguons les amarres, poussés par le vent. Un regard sur l'océan avant le départ et le ciel au dessus des derniers remparts, nous offre un tableau teinté de rose,

comme un heureux présage avant le voyage.

On ne te fuit pas, Bretagne! On t'embarque avec nous en héritage. Tu te trouves un nouveau port sur les bords de la Mosel, dont les maisons à colombages couvertes d'ardoises, nous font espérer voir la marée lui faire varier le niveau. De l'autre côté de cette autre Sarre, entre cousins celtes, on boit aussi de la cervoise, au son de la corne, on s'amuse.

On ne te fuit pas, Bretagne! Tu pousses toujours plus loin, comme un cyprès, tes racines. Rampant à la surface, tu nous chatouilles dans les chemins ensablés, parsemés d'épines de la forêt Palatine, et nos roues s'enfoncent comme sur tes chemins côtiers.

On te transmet avec fierté, dans les noms choisis pour nos enfants. Qu'importe qu'ils aient un autre accent, ils ont un goût salé, le goût de l'amour qui coulent dans nos veines. On les guide sur nos chemins entre Terre et Mer, la peau halée au grand air. Ils s'endorment les yeux emplis de ta beauté, bercés par les notes des suites pour piano, qu'un autre breton a rêvé, comme tant autres, appelé par le grand large.

La pointe du Goudoul sera la fin de mon chemin de pierre. Je m'imagine poussée par le vent, dans la lumière du soleil couchant, dans une brume de poussière. Et si un piano se trouve là, par un heureux mystère, laisser le jouer pour moi, me zo ganet e kreiz ar mor, comme une dernière prière.